

met à pistons, ni trombones, ni poulons, casseroles et qui ne savaient pas non plus la *Marseillaise*, voulut pourtant faire sa partie dans le concert et se mit à brailler, piailler, crier affreusement comme les cochons qu'on saigne ou comme les chats qu'on écorche. La joie des gamins en redoubla, et aussi leur ardeur de jouer de tous les instruments, au point que, pendant un quart d'heure, les pères et les mères soupiraient, ô souhait impie ! de n'avoir jamais eu d'enfants.

Puis tout ce monde, à force de souffler, s'essouffait, comme vous feriez vous-même, chers lecteurs, si vous aviez essayé de prononcer dix-sept fois par minute le mot : *Parafaragaramus*, qui est pourtant un mot bien joli et bien doux, mais un peu long.

Alors il sembla qu'on fût arrivé au sommet d'une montagne et qu'on fût occupé pendant trente seconde à regarder un nouveau paysage. Il y eut un profond silence, bientôt interrompu par un nouveau chantour qui entra dans l'orchestre sans en être prié et qui commença sa chanson par ces deux syllabes :

—Hi ! hau !... Hi ! han !...

En deux mots, c'était l'âne de la vieille fruitière du coin de la place du Pont-aux-Ochoux. Un bel âne, un âne robuste et fier qui trotait et galopait à sa fantaisie, sans consulter personne, et qui, sur son passage, se faisait regarder des jeunes bourriques.

Cet âne, donc, qu'on appelait Aristide parce qu'il était juste, n'ayant jamais fait de mal à personne, entendit que les hommes, les femmes et les enfants criaient, et se réjouissaient. "Oh ! oh !... pensa-t-il en son âme d'âne qui égalait en intelligence celles de plusieurs milliers de chrétiens et qui les surpassait en beauté, en courage, en sobriété, en fermeté, en mille choses diverses, —oh ! oh ! cette race tyrannique qui me force de porter à la ville des choux pommés et de la salade voudrait-elle s'amuser toute seule ?

"Est-ce que je ne suis pas leur égal et même leur supérieur, car ils n'ont que deux pieds, et moi, j'en ai quatre. Ils ont par ci, par là, quelques poils de barbe, et moi j'en suis couvert de la tête aux talons, ce qui est bien plus beau. Ils s'appellent frères et s'entraiment pour un sou par jour. Que serait-ce donc s'ils n'étaient pas du même sang et de la même race ? Est-ce que j'ai jamais tué mon frère, ou mon neveu, ou mon oncle, ou mon beau-frère, ou ma belle-mère, ou mon cousin germain ?..."

Il continua cet âne philosophe :

"Je suis sobre, propre et délicat, car je ne mange que l'herbe des chemins qui est un pur gazon et le charbon qui est mon entremets et mon dessert. Je leur laisse, à eux, l'artichaut qui est le fils naturel du charbon et qu'ils sont forcés d'accommoder à la barigoule, tant ils ont des goûts déraisonnables et contre la nature. Je ne bois que l'eau vive des torrents que Dieu a faite exprès pour moi et pour les truites.

"Je suis bon aussi, car je leur rends service en portant au marché leurs pommes de terre, leurs raves, leurs légumes de toute espèce et les œufs de leurs poules qu'ils sont trop paresseux pour porter eux-mêmes. Je porte aussi les vieilles femmes infirmes et les ivrognes qui ne peuvent pas se tenir debout en sortant du cabaret. Pour m'en récompenser, les misérables, ils appliquent mon nom à tous les individus de leur espèce qui ne savent pas le latin ou qui ne veulent pas l'apprendre... Eh ! certes... non, ne sais pas le latin, et je ne l'apprendrai pas, et je ne veux pas l'apprendre ! Jamais ! non, par Jupiter, père des dieux et de tous les êtres vivants ! mais je leur montrerai que ma langue vaut bien toutes les leurs, quoiqu'elle ait moins de mots, et qu'avec Hi ! han ! je puis me faire entendre partout..."

Et pour la preuve il hihanna comme il faut. Sa belle-sœur, une très belle et très aimable bourrique qui appartenait à un marchand de bois du voisinage, l'entendit et répliqua dans la même langue. Puis leur neveu s'en mêla, et leurs oncles et cousins, et les mules et mulets du voisinage. Mais alors les chevaux voulurent être de la partie, hennissant dans leurs écuries et causant à leur façon avec les juments ; puis les



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,  
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL. 17 Juillet 1886

Manifeste Pendar

Jaloux du succès du manifeste de Mr. Mercier les chefs pendaris se préparent eux aussi à en lancer un ; une indiscretion a pu donner au *Canard* la primeur de cet important document que nous allons mettre immédiatement sous les yeux de nos lecteurs :

AUX AMIS DE LA CORDE.

Messieurs les Electeurs

Le moment est solennel, les élections approchent, on va tâcher de vous enlaidir la cervelle pour vous persuader que nous sommes des propres à rien ; mais tout ça c'est des mentries et nous allons vous prouver clair comme 2 et 2 font quatre que nous sommes les plus honnêtes gens du monde et que nous avons fait marcher les affaires du pays et surtout les nôtres à notre plus entière satisfaction.

Il y a des gens qui viennent vous dire que les finances vont mal ! Tout ça c'est de la blague ! Si les finances allaient mal, nous nous en apercevriions ; et nous pourrions vous affirmer que nous ne nous en apercevons pas, car nous avons toujours le gousset bien garni et de quoi payer la traite aux amis quand ils viennent nous voir. On vous dit que nous avons fait pendre un brave canayen et que nous l'avons fait souffrir à petit feu. — Ça c'est bien possible, mais au lieu de nous en blâmer on devrait au contraire nous en remercier, car Riel maintenant repose tranquillement dans l'éternité ; tandis que s'il vivait, il serait encore obligé de manger le lard pourri et les patates gâtées que le gouvernement distribue charitablement aux métis ; sa position actuelle est donc bien préférable, et nous sommes disposés à faire pendre encore bon nombre de citoyens qui se trouveraient dans le même cas.

Nous avons eu de plus par ce moyen de la corde de pendu dans notre poche, ce qui porte la chance et guérit, comme chacun le sait, d'un tas de maladies venimeuses ! Pouvions nous reculer devant une pareille occasion ?

On vous dit encore que nous sommes les très humbles domestiques de Johnny et qu'ils nous mène par le bout du nez, c'est au contraire nous qui le menons par le bout du nez et c'est pour cela pour cela qu'il l'a si long.

Donc, électeurs, n'hésitez pas, laissez les braves pendaris à leur place et laissez les continuer à mener une douce existence bien grasse et opulente qu'ils passeront en vous bénissant de tout leur cœur. Depuis longtemps nous sommes habitués à vivre grassement et sans soucis ; c'est vous qui payez la dépense et cela vous sera compté par St Pierre pour entrer au paradis ; tandis que si vous nous fichiez à la porte nous creverions misérablement, et toutes nos malédictions retomberont sur vos têtes et celles de vos animaux.

LEÇONS DE GRAMMAIRE

A L'USAGE DES CAMPS.

LA CONJUGAISON DU VERBE ÊTRE.

—Honoré de la confiance du colonel et du gouvernement, pour vous autres, jeunes recrues, que je me suis chargé intégralement de vous endoctriner fourtement de dessus la grammaire de Noël de Chacal ; que, pour lors, vous, Planelle, que vous allez commencer par me conjuguer le verbe être.

—Mais, ma sergent !  
—Pas serrrvations ! que vous allez de suite me le conjuguer.

—Désati présent :  
Jé suis,  
Tu es...

—Comment ?... vous êtes tué ?  
Qué jé né dis point qué jé suis taé... jé dis (en désignant le sergent) tu es.

—Deux jours de consigne pour avoir tempestivement tutouyé votre supérieur... Continuez !  
—Frédéric indéfini :

Jé fus,  
Tu fus,  
Il fut,  
Nous fumons,  
Vous fumes...

—Que vous dites ?... qu'il est espressément défendu de fumère dedans la classe... entendez-vous !... Continuez... Comment qu'il fait le verbe être à la première prrrrsonne du pluriel de l'imperatif ?

—Mais, forgeat !  
—Pas serrrvations !

—Mais, pour lors, que, ma sergent, comme i dit le caporal de Merluochon, que si nous faut possédorre un âne au logis, que je crois que du moment que le verbe aimère qu'il fait aimons, que jé crois, sauf le respect que jé vous dois, que le verbe être que ça doit faire être...

—Retrospectivez vous, misérable ! huit jours de cachot pour avoir prouxiémativement enfectiioné votre supérieur... Continuez, jé vous permets de passer le *sous-préfet du sustupif*, pour arriver au *fenetif présent*, que jé vous demanderai mémement pourquoi-t-est-ce qu'on appelle présent ?

—Mais, ma sergent, que jé crois que c'est paré que c'est z-un-partéculier qui né manque jamais-t à l'appel.

—Très bien !... très-bien !... Et comment qu'il fait ?...

—Qu'il fait z'être.  
—Toi, Planelle, jé vous incourrompt pour vous demander pourquoi t-ce que ça fait z'être.

—Mais, ma sergent jé né lé sais pas.  
—Bécile, c'est pour né lé point et virgule confondre-z avec le chêne qu'il apporte des *aglanis* que c'est bien bon pour nourrir z-un tas de cochons comme vous... Pas serrrvations ; l'élegon il est fénite... Rompez les rangs.

A LA COUR DU RECORDER.

Il faut souvent bien de la patience à messieurs les juges de police et de la cour du recorder !

En voici un exemple topique. Une bonne femme était hier citée avec son mari devant la cour du recorder en paiement de 54 piastres réclamées par son charbonnier.

Elle reconnaissait la dette. Il ne s'agissait que de s'entendre sur le mode de paiement.

—Voici textuellement les réponses qu'elle a faites au recorder :

—Voyons, ma bonne femme, comment pouvez-vous vous acquitter ?

—Je ne puis donner beaucoup.

—Pourtant vous être mariée ? Etes-vous l'épouse légitime de M. Deveaux ?

—Oui, il ma épousée, mais le charbon est devenu mauvais.

—Que faisiez-vous avant votre mariage ?

—J'étais célibataire.

—Je n'en doute pas, mais dites moi combien votre mari peut il gagner par mois.

—Il ne peut rien donner.

—Qu'elle est sa profession ?

Il est malade.

—Mais quand il se porte bien ?

—Il n'a pas d'ouvrage.

—Ma bonne femme, vous ne me comprenez pas, que fait ordinairement votre mari ? quel est son métier ?

—Il cherche de l'ouvrage.

—Et vous ?

—J'attends qu'il en trouve.

—Avez vous de la famille ?

—Oui six enfants.

—Il sont à votre charge ?

—Non, ils sont morts.

Désespéré le magistrat arrête l'interrogation et décide que la débitrice paiera ses 54 piastres en 5 termes.

5 Termes ! dit la malheureuse en s'en allant, mais comment ferai-je moi qui ne peut pas déjà payer le mien.

Question Posée Par le CANARD à tous les hommes mariés du Canada.

Pourquoi vous êtes vous marié ?

Le Canard voyant des masses de gens se marier, sans s'expliquer l'engouement qu'ont les hommes de s'attacher pour la vie, le boulet matrimonial, a voulu satisfaire sa curiosité en adressant, à plusieurs malheureux êtres sous puissance de femme, une carte postale sur laquelle on lisait la question suivante : "Pourquoi vous êtes vous marié ?" Veuillez adresser votre réponse à la rédaction du Canard.

—Voici quelques unes des réponses reçues :

—J'avais souvent de la difficulté à ouvrir la porte le soir et j'avais besoin d'un être très patient pour me faire entrer— G. B. U.

—Parceque Corinne m'a dit que trois autres garçons l'avaient demandée en mariage. B. C.

—Parceque le père de Marie a cru que dix ans de cour à sa fille étaient suffisants. B.

—J'étais gêné dans mes affaires et j'ai consentit à donner le bénéfice de mon nom à une jeune fille afin de jouir des bénéfices que pouvait me donner le sien ajouté au bas d'un chèque. J. de U.

—Parceque je ne savais pas ceque je sais à présent. J. P.

—Le père de ma femme était sur le point de me donner sa fille quelque part, j'ai préféré accepter la main de son fils. F. E.

—Je détestais la solitude et j'avais besoin de quelqu'un pour me tenir compagnie : à présent mes goûts ont changé, j'adore la solitude. B. C. A.

—Parceque des farceurs m'avaient affirmé que la femme était un ange. Je leur ai fait payer chèrement leur mensonge, et je me suis vengé en racontant la même blague à d'autres. J. B.

—Que voulez-vous ! j'étais jeune, et on est si bête quant on est jeune ! A. P.

coqs eurent leur tour et les poules aussi. Les coqs encochaient avec fureur. Les poules caquetaient avec soumission. Les chats miaulèrent, les chiens hurlèrent ou aboyèrent chacun suivant son humeur. Les crapauds disaient des choses mélancoliques aux crapaudes, et les grenouilles criaient : Brok-kekez ! Koax ! koax !...

Enfin, toute la ville et la campagne étaient en révolution. La mer même s'agitait dans la rade et dans le golfe, et s'enflait comme pour sauter sur la terre et voir ce qui s'y passait d'étrange, d'extraordinaire et de mystérieux.

Tout à coup, six heures sonnèrent au beffroi de la ville.

Six heures du matin ! six heures ! Faites bien attention ! C'est grave !

(A continuer)

Une question embarrassante :

Quelques-unes des meilleures réponses à la question posée par le *Figaro* : "Que doit-on préférer d'avoir l'air bête sans l'être ou de l'être sans en avoir l'air ?"

Il vaut mieux être bête, et ne pas en avoir l'air ; car non seulement celui qui se trouve dans ce cas se croit intelligent, mais il est considéré comme tel, par la plupart de ceux qui l'entourent : le nombre des imbéciles étant beaucoup supérieur à celui des gens de bon sens.

Un MISANTHROP.

Ce qu'il faut préférer, c'est de ne pas être assez bête pour en avoir trop l'air et de ne pas avoir l'air d'être trop bête quand on ne l'est pas.

La franchise étant la plus belle chose du monde, il vaut mieux être bête et en avoir absolument l'air—car on a l'air franc alors, on est bête et on l'est. On ne trompe personne on peut se dire : "Il n'y a pas d'erreur, je suis bien bête et tout le monde le voit ! je suis une grosse bête et j'en ai l'air. On n'a pas le droit de venir m'accuser d'hypocrisie. Non, je suis bête là et j'en ai l'air !" je suis estimable.

Tandis que l'homme qui est bête sans en avoir l'air—quel regret pour lui ! Le monde vient, l'écouter sur sa mine ; on va bien s'amuser, il ouvre la bouche ; "C'est un idiot !" Ça n'a qu'un avantage c'est, si l'on sait se taire et bien écouter, de vous faire mériter l'estime des bavards qui vous gobent, parce que vous avez l'air de souligner, avec des physionomies malignes, les quelques traits qu'ils peuvent lancer—et comme vous souriez d'un air finaud à tout ce qu'ils vous disent, vous passez à leurs yeux pour un homme d'esprit et vous n'êtes qu'un imbécile.

Conclusion : Le premier est un homme honorable et l'autre un menteur.

CADET.

L'un est préférable avec des aveugles, l'autre avec des muets.

Je suis présenté dans un salon, et je suis dans le premier cas.

J'ai l'air bête sans l'être.

La première impression ne sera certes pas en ma faveur ; mais dans la conversation mon esprit fera vite oublier cette mauvaise impression, et l'on dira : On gagne à connaître cette personne.

Deuxième cas :

Mais je suis bête sans en avoir l'air, et que je me place au même point de vue que précédemment, la bonne impression que j'aurai tout d'abord produite sera vite détruite.

Somme toute, je préfère n'avoir ni l'air bête ni l'être.

Vicame de LORME

Si j'étais diplomate, je préférerais avoir l'air bête sans l'être.

Mais, dans le monde, je préfère être bête sans en avoir l'air.

Je préfère être intelligent et en avoir l'air.

Le canard partage cette dernière manière de voir.